# L'espace littéraire

*« Chaque grain de l'espace enfin porte sens, comme une syllabe d'un mot démonté »*
*Aragon, Le paysan de Paris*

Valéry a vu dans le *Coup de dés* de Mallarmé la tentative « d'élever enfin une page à la puissance du ciel étoilé ». La constellation de mots pensée comme constellation d'étoiles porte en effet l'espace littéraire à hauteur de l'espace sidéral et dessine, dans l'espace de la page, le sens de l'espace. La lecture de ce poème nous plonge ainsi dans « le texte même de l'univers silencieux » et nous fait comprendre que nous pouvons lire l'espace comme nous parcourons un texte. Dans cette vision élargie de la textualité, le « monde [se donne, selon Lamartine, comme] un livre dont chaque pas nous ouvre une page », une page passage dans laquelle l'espace littéraire met l'espace à distance, hors jeu. Il modifie la teneur du monde ; l'étend à notre tonalité d'être, et d'espace devient agent d'espaces, vecteur de spatialisations.
Dialoguant sans fin avec les sphères qui lui sont limitrophes, l'espace littéraire fait ainsi naître une nouvelle « architexture livresque » qui a prétention à devenir la véritable architecture spatiale du monde. Il dérobe l'espace à l'espace pour lui restituer la vérité qu'il a perdue et nous dévoile, comme l'écrit Heidegger dans *Chemins qui ne mènent nulle part,* « l'[espace] à la mesure d'une conception, [ce qui] ne signifie pas une idée de l'[espace], mais l'[espace] lui-même saisi comme ce dont on peut 'avoir idée' ». Aussi est-il ce lieu vers lequel Mallarmé nous invite à fuir pour retrouver « la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue» (Proust, *A la recherche du temps perdu*) « parmi l'écume inconnue et les cieux ». Mais devons-nous vraiment « habiter le monde en poète », comme nous y invite Hölderlin dans son poème *En bleu adorable?* N'est-il pas absurde de voir dans l'espace littéraire le véritable espace ?
En effet, le véritable espace ne peut se contenter de détenir la vérité de l'espace, il est également tenu d'être réel. Or l'espace littéraire est fictif et réel, il se glisse toujours dans l'entre-deux, l'interstice inassignable entre l'espace du monde et les mondes de l'espace. Les mots sont dans l'espace et n'y sont pas. Ils parlent de l'espace ; ils l'enveloppent et dessinent ainsi le lieu, imaginaire et réel, donc « surréel » et pourtant concret, de l'espace littéraire. Mais ce lieu ne sera jamais celui de la réalité : l'espace de la coïncidence du texte et du monde est inaccessible comme le montre l'échec de Perec qui se heurta, dans *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien,* à la difficulté de saisir « ce qui se passe quand il ne se passe rien ».
Pourtant, la césure entre le texte et l'espace « réel » semble impossible à envisager tant s'est imposé l'incessant échange qu'entretiennent les mots de l'écriture et de l'espace. Ainsi, inspiré par la lecture de *Notre Dame de Paris* et notamment du chapitre « Celui-ci tuera celui-là » où Hugo met en balance monument architectural et écriture, Barthes écrit dans *L'aventure sémiologique* que « la cité est un discours, et que ce discours est véritablement un langage : la ville parle à ses habitants, nous parlons notre ville, la ville où nous nous trouvons, simplement en l'habitant, en la parcourant, en la regardant ». Un dialogue intime existe donc entre la littérature et l'espace qui se superposent au point qu'ils finissent par se confondre. L'espace est alors un texte qui est un espace, ou peut-être est-ce le texte qui est un espace qui est un texte. Lecture de l'espace et perception


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 10 pages.

du texte, perception de ce qu'il y a à lire dans l'espace, imbrications multiples entre la page et la pierre : tout est envisageable. L'association étroite qui semble ainsi unir l'espace et la littérature nous invite à questionner la nature du lien entre le monde et le texte : quelle place est réservée au lieu de l'union du réel et de la fiction ?
Pour pouvoir envisager de saisir la véritable nature de la relation qu'entretiennent l'espace et la littérature, il nous faut confronter l'espace textuel – celui de la page imprimée à laquelle l'écriture confère corps, dimension et profondeur – et l'espace littéraire. En effet, il semble nécessaire de jouer de leur non-coïncidence afin de voir le lieu véritable de l'œuvre, cet événement littéraire provoqué par la rencontre du texte qui se dérobe à toute préhension, lui qui ne « s'imprime nulle part ». Mais surtout, cette confrontation permet de répondre à une interrogation toujours ouverte sur ce que nous dit l'expérience proprement littéraire :

***Où l'espace littéraire a-t-il lieu ? Vers quoi s'ouvre-t-il? Comment ouvre-t-il ?***

Blanchot affirme dans *L'espace littéraire* que la littérature doit « avoir lieu ». Cette expression est à prendre dans un double sens : la littérature est de l'ordre de l'évènementiel, elle est un phénomène qui se produit ; elle est indissociable d'un espace où un tel événement est en mesure de se produire.
Cet espace qui permet à l'être de la littérature de se déployer est ouvert par le langage. Foucault explique en effet dans *La pensée du dehors* que le langage est « un passage au 'dehors' : [il] échappe au mode d'être du discours […] [et] se développe à partir de lui-même, formant un réseau dont chaque point, distinct des autres, à distance même des plus voisins, est situé par rapport à tous les autres dans un espace qui à la fois les loge et les sépare ». Dans ces conditions, l'espace littéraire résulte de la construction d'un réseau de mots qui constitue la possibilité même de l'énonciation. Aussi est-il amené à révéler, dans le vide qui lui sert de lieu, l'extériorité de la réalité que nous vivons comme intériorisée. L'espace littéraire naît donc du jeu du langage qui permet de se jouer des dimensions de l'espace en donnant, pour reprendre la fameuse expression de Mallarmé tirée du *Tombeau d'Edgar Poe*, « un sens plus pur aux mots de la tribu ». Ainsi, dans le « sonnet en –yx » de Mallarmé les racines étymologiques possèdent des connotations mythiques qui renvoient aux cycles cosmiques des étoiles et du soleil. À cet égard le premier vers du poème (« ses purs ongles très haut dédiant leur onyx ») est particulièrement intéressant. En effet, en creusant l'écart entre son et sens qui sépare « ongle » de son parent originaire « onyx » par la transformation métaphorique des ongles en étoiles, Mallarmé a permis à « ongle » de retrouver sa valeur sonore primitive tout en restituant à « onyx » sa signification primitive. La sublimation de cette différence en unité n'a pu être rendue possible que par un élargissement de l'espace : les mots sont projetés au point culminant du ciel nocturne, ils convergent entre « haut » et « dédiant ».
Cependant, imaginer un espace littéraire qui serait consubstantiel au texte semble problématique. L'espace littéraire est effectivement un espace textuel fécondé par la vie, or il est difficile, d'un point de vue sémiotique, d'envisager un rapport de conjugaison entre le signe et la vie. L'impossible réduction de l'espace littéraire à l'espace textuel ne se fait jamais mieux sentir qu'au moment de la lecture car « à mesure que je suis captivé par un livre, je ne vois plus les lettres sur la page » (Merleau-Ponty, *La prose du monde*). Cela même est la vertu du langage : il se fait oublier, dans la mesure où il réussit à exprimer. L'espace textuel nous jette ainsi à ce qu'il signifie – l'espace littéraire – et se dissimule à


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 10 pages.

nos yeux par son opération même ; son triomphe est de s'effacer et de nous donner accès, par delà les mots, à une nouvelle dimension de l'espace. Les mots une fois refroidis retombent en effet sur la page à titres de simples signes et il nous semble alors incroyable que tant de pensées nous soient venues d'eux. Pourtant, comme l'écrit Merleau-Ponty, ce sont« eux qui nous ont parlé, à la lecture […]– quand ils étaient grâce à nous, et nous étions grâce à eux parole plutôt que langage, et d'un seul coup la voix et son écho ».
Le lieu de l'espace littéraire ne semble donc pas se trouver dans l'espace textuel. L'espace littéraire parvient effectivement toujours à fuir dans l'ouverture qu'offre les mots du texte, à fuir vers ce qui semble être la vérité de l'espace. Aussi devons-nous nous poser la même question que le héros de Balzac, Louis Lambert :

***« N'existe-t-il pas, dans le mot vrai, une sorte de rectitude fantastique ? Ne se trouve-t-il pas dans le son bref qu'il exige, une vague de la chaste nudité, de la simplicité du vrai en toute chose ? »***

Proust écrit dans son ouvrage *Sur la lecture* qu'« il n'y a peut-être pas de jours dans notre enfance que nous ayons si pleinement vécus que ceux que nous avons cru laisser sans les vivre, ceux que nous avons passé avec un livre préféré ». L'espace où la vie se fait la plus intense, la plus spacieuse, semble ainsi être l'espace littéraire qui ouvre au fond de nous-même la porte des demeures où nous n'aurions pas su pénétrer.
Cette porte que l'espace littéraire entrouvre nous dévoile d'abord la demeure du monde, sa spatialité. L'espace « réel », alors qu'il était encore inexistant, émergea en effet de l'espace littéraire. Ainsi, dans l'*Odyssée* comme dans les *Argonautiques,* le texte précède le lieu, fonde l'espace et, anticipant sur la réalité du monde, nous invite à voyager dans l'entre-deux de la localisation des pays mythiques et de la mythification des réalités avérées. L'espace littéraire est donc cet espace qui fait face à l'absence d'espace, à la béance que Vernant dépeint dans *L'univers, les dieux, les hommes* comme un « espace de chute, de vertige et de confusion ». Comme Ulysse, il parvient à tracer une carte par son discours ; une carte de mots et non de lieux référencés qui dévoile la connexion étroite du texte et du lieu et témoigne de la force de la parole, créatrice d'espaces. L'expérience de Denys d'Alexandrie, qui a dressé une périégèse, une de ces descriptions macroscopiques des terres habitées, sans être ni voyageur ni cartographe, montre qu'il suffit de parcourir le monde par l'esprit, par le texte, pour en révéler l'essence. Il ne décrivait pas le lieu tel qu'il était ou tel qu'il aurait dû être, mais le reproduisait selon son image littéraire : les rivages du Pont-Euxin n'avaient pour lui d'autre vérité que celle chantée par Apollonios de Rhodes.
L'espace littéraire n'est donc jamais surpris par l'espace car, comme le dit Nerval « si admirables que soient certains aspects de certaines contrées, il n'en est point dont l'imagination s'étonne complètement et qui lui présentent quelque chose de stupéfiant et d'inouï… ». Tout ayant déjà été vécu dans l'imagination, la mémoire ou la littérature, chaque pays connu ne se peut réduire qu'à son poncif, et c'est pourquoi Proust nous rappelle dans *La prisonnière* que « le seul véritable voyage, le seul bain de Jouvence, ce n'est pas d'aller vers d'autres paysages, mais d'avoir d'autres yeux, de voir l'univers avec les yeux d'un autre, de cent autres ». L'espace littéraire nous délivre donc de l'espace dont nous sommes prisonniers, de cet espace qui se donne pour réel mais qui n'est en réalité qu'un univers-cliché, qu'un monde de théâtre. La réalité n'est effectivement que le décor où se joue la comédie de la réalité. Ainsi à Baden-Baden où, comme le dit Nerval


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 10 pages.

dans *Lorely*, rien n'est vrai : « ces arbres sont découpés, ces maisons sont peintes, ces montagnes sont de vastes toiles tendues sur des châssis… ». L'espace littéraire ne décrit pas le monde : il l'explore, le révèle à lui-même, et dépasse l'espace pour aller vers sa propre vérité. Il nous dévoile alors la « géographie magique d'une planète inconnue », mais cette planète inconnue n'est autre que la terre elle-même, la terre redécouverte et recréée. C'est un espace qui écarte et réunit, dérobe et propose la vérité du monde.
Il transforme ainsi la réalité en un spectacle, l'absurdité en une énigme, la platitude en une profondeur et, comme la vitre dont Baudelaire fait l'éloge, nous permet de découvrir l'épaisseur créatrice du monde. Baudelaire écrit en effet dans *Les Fenêtres* que « ce qu'on peut voir au soleil est toujours moins intéressant que ce qui se passe derrière un vitre» car le soleil dépouille, écrase l'univers. Il est comme l'espace réel qui nous entoure d'un monde dans lequel nous sommes tous les mauvais acteurs d'un drame dont nous ignorons le sens, alors que la vitre – l'espace littéraire – nous permet de devenir nous-mêmes, derrière elle et par elle. Selon Baudelaire « rien [n'est] plus fécond qu'une fenêtre éclairée d'une chandelle … » car, derrière la vitre, dans l'espace de la littérature, tout se passe comme si les objets étaient enrichis, ou du moins transformés dans leur relation réciproque par la seule transparence qui les éloigne du regard, et qui les sépare aussi les uns des autres. L'espace littéraire dévoile ainsi la vérité de l'espace en donnant au moindre objet un accent inédit, aux couleurs un reflet plus pur et plus frais, à la forme une profondeur glorieuse, et « consiste donc, comme l'écrit Foucault dans *La pensée du dehors*, non pas à faire voir l'invisible, mais à faire voir combien est invisible l'invisibilité du visible ».

Mais si l'espace littéraire peut prétendre être le véritable espace c'est, peut-être d'abord et avant tout, dans la mesure où il est la mise en demeure de l'endroit le plus profond de notre être. Rilke déclare dans ses *Lettres à un jeune poète* que pour trouver notre propre vérité, « il n'existe qu'un seul moyen : plongez en [nous]-même ». Or ce plongeon semble être celui que nous faisons lorsque nous laissons la lecture nous transporter dans l'espace de la littérature, lorsque nous acceptons de nous perdre dans le monde du texte pour retrouver le lieu de notre être au monde.
La lecture est en effet l'expérience de la profondeur du monde, de ce monde qui, comme l'écrivait Jean Wahl «  crée en moi le lieu de son accueil ». Chaque lecture n'est jamais qu'un parcours possible, qui se donne comme possible et nous indique toujours que d'autres chemins restent ouverts. L'espace littéraire, que nous pouvons traverser dans tous les sens, nous offre ainsi à tous les vents et à tous les hasards. Il nous soumet à un « immense et raisonné dérèglement de tous les sens », comme l'écrit Rimbaud dans *La lettre du voyant*, et en nous perdant dans l'infinité de ses dimensions, nous permet paradoxalement de trouver notre propre mesure. C'est un espace dans lequel nous sommes seuls, non pas seuls au milieu du bruit, de l'affolement et du divertissement du monde, mais solitaires, abandonnés à une solitude lunaire qui nous donne la mesure de nous-même. Ainsi, chaque œuvre est pour l'écrivain le produit d'une disposition intérieure nouvelle, c'est pourquoi Gide a voulu indiquer dans *Tentative amoureuse* « l'influence du livre sur celui qui l'écrit, et pendant cette écriture même. Car, en sortant de nous, il nous change, il modifie la marche de notre vie… »
L'espace littéraire se présente donc comme l'espace de notre salut, comme l'exprime Kafka dans son *Journal* (27 janvier 1922) : « la consolation de l'écriture, remarquable, mystérieuse, peut-être dangereuse, peut-être salvatrice : c'est sauter hors de la rangée des meurtriers, observation qui est acte ». L'espace littéraire devient ce lieu où l'artiste se


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 10 pages.